

Luna Vicentino

J'écris pour te chercher

Luna Vicentino

J'écris pour te chercher

© Luna Vicentino, 2019

ISBN numérique : 979-10-262-2808-0



Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour Isaure

*J'ai écrit pour te chercher, je t'ai peut-être trouvée,
à moins que je ne t'aie créée comme personnage
du roman de ta vie.*

Retrouvailles

Elle est assise devant moi, légèrement sur ma gauche. Je ne connais pas cette nuque, ces épaules arrondies, ce dos impatient. Une nouvelle collègue, sans doute.

Dans la haute Salle des Conférences l'intensité sonore est celle d'un jour de rentrée. C'est une houle qui enfle, s'élève jusqu'à des crêtes de rires et de cris puis redescend et n'est plus qu'une basse continue avant de prendre un nouvel élan.

J'ai choisi une place au milieu d'un rang de chaises bien alignées et m'y suis installée, pour une longue matinée d'attente passive et d'ennui.

Cette tête, devant moi, est très mobile. Les cheveux sont coupés court. Je devine un tempérament nerveux, inquiet peut-être. Je fais le diagnostic d'une nature hyperactive. Ou angoissée.

Les premiers mots du directeur sont avalés par le mugissement de la salle. Il doit lutter, avec bienveillance mais fermeté, pour que son discours de bienvenue à l'intention des nouveaux personnels ne se fracasse pas sur ce mur de bruit en face de lui. Je me sens un peu de compassion pour lui, par réflexe de fille sage et obéissante.

La silhouette de l'inconnue est dans une gesticulation permanente, elle vient s'appuyer à tout instant contre l'épaule de sa voisine de droite et semble la prendre à témoin de l'ineptie des propos du directeur. Peut-être une de ces syndicalistes militantes toujours sur le gril.

Des rubans de mots s'envolent du micro posé sur le pupitre de l'estrade tandis que, dans leur dos, sur un grand écran blanc, d'illisibles tableaux tentent de leur donner un sens et s'effacent bien vite, hués par l'assistance. Autour de moi des bavardages s'abritent derrière de dérisoires paravents de papier. Je me laisse couler dans une douce torpeur. Tout est comme toujours. Rituel assommant et rassurant à la fois.

Elle se retourne brusquement. Coup d'œil cinglant, métallisé, qui fait mal. Rictus ironique au coin droit de la lèvre supérieure. Non, vraiment, je ne la connais pas. Elle se retourne de nouveau, presque immédiatement, et me demande : *Ça va ?* Je n'ai pas la réponse. Je n'ai pas prévu le coup. Est-ce sa manière d'établir le contact avec une nouvelle collègue ? Mais voilà qu'elle me sourit et qu'elle ajoute : *Isaure*.

Je n'ai connu qu'une seule Isaure.

*

Elle s'appelait Isaure Bernard. Nous étions dans la même promotion. Il y a trente trois ans. Les sonorités rugueuses de ce nom de Moyen-Age réveillent ma mémoire auditive. Autrefois déjà son prénom suffisait à la mettre à part, l'habillait de noblesse, intimidait les modestes, faisait d'elle, aux yeux de tous, un être rare et racé.

Interloquée, j'interroge du regard chacun de ses traits dans l'espoir qu'ils me ressuscitent l'image d'une jeune fille de dix-huit ans au prénom de légende. Mais ce que je découvre, maintenant qu'elle est totalement tournée vers moi, c'est des gonflements disgracieux sous les yeux bleu-métal, c'est des pommettes saillantes durcies par l'âge et qui accentuent la maigreur des joues, c'est des dents jaunies par le tabac dans un sourire encore charmeur. Peu à peu elle me revient, beauté fanée, jeunesse dévorée par la morsure du temps, légèreté vaincue par les coups de la vie. Je la retrouve, c'est bien elle.

Mais elle n'avait pas cette fracture dans le regard, cette fatigue dans le dessin de la bouche. Je me dis qu'elle a dû avoir bien des épreuves.. Quelque chose en elle s'est terni, qui irradiait autrefois.

Ces retrouvailles inattendues m'attristent un peu.

Elle, elle devait être inoxydable.

*

Ce n'était pas une amie. À peine une camarade de promo. C'était surtout une concurrente. En fait, je crois que je ne l'aimais pas. Elle était trop brillante pour être aimée. Quelqu'un comme elle, on ne pouvait que l'envier, la jalouser, l'admirer peut-être mais pas l'aimer. On savait qu'elle nous enfoncerait tous au Concours, qu'il n'y aurait de succès que pour elle, et que ce serait un crève-cœur pour chacun de nous. Elle le savait aussi. Sa supériorité, elle la savait, avec insolence. Je crois que je la détestais. Le Concours n'avait été créé que pour des gens comme elle. J'avais été mortifiée par sa réussite et son départ à Paris tandis que je restais là, les pieds dans ma province.

Elle était revenue un jour, parisienne, émancipée de ses origines. Elle avait pris dix ans, vivait avec un violoniste, ne partageait plus rien de nos délires d'étudiants. Elle était dans une autre distance à notre bande de copains, celle que crée l'expérience de la vie. Oui, c'est cela, elle était revenue nous apprendre la vie. Je m'étais sentie humiliée par cette avance qu'elle avait encore sur nous. Sur moi.

Après, je l'ai effacée.

*

Je déchiffre avec avidité le visage de cette femme vieillie qui continue de me sourire sans que ce sourire témoigne de la moindre joie de me revoir. Comment est-elle là ? Quel accident de parcours a bien pu la ramener sur nos rivages , elle qui devait croiser bien au large de nos médiocrités et naviguer en haute mer ? Qu'a-t-elle fait de ces trente trois années et de toutes ces ambitions qu'elle nous jetait à la figure ? Ne devait-elle pas occuper une chaire dans une université américaine ? Sa place n'était-elle pas dans un ministère, une ambassade ? Sa signature ne devait-elle pas apparaître dans les pages du *Monde* ? Alors quoi ?

Je lui souris aussi. Nous allons attendre la fin de la réunion pour nous rejoindre vraiment et tenter de combler cette formidable ellipse de temps. Je m'en veux un peu de n'avoir pas été capable de l'identifier au premier regard. Je me dis que ce doit être vexant pour elle d'être à ce point méconnaissable. Mais peut-être devrais-je m'étonner plutôt d'être à ce point reconnaissable. Et m'en inquiéter ? Comme si la vie m'avait laissée parfaitement lisse. Et parfaitement lisible. Si elle me dit *Toi, tu n'as pas changé. Je t'ai tout de suite reconnue*, devrai-je le prendre pour un compliment ? Cela ne voudra-t-il pas dire que rien d'important ne m'est arrivé durant toutes ces années, que la vie ne m'a pas lacérée de sa griffe ? Elle me retrouve là où elle m'a laissée il y a plus de trente ans et, au premier coup d'œil, c'est moi, la même, une fille qui n'a pas eu d'histoire.

Pourtant j'ai fait un chemin, moi aussi. Je suis tombée du haut de mes espérances, revenue de mes certitudes. J'ai vu le désamour dans le regard de l'autre, sa trahison, la négation de ma petite importance. J'ai su la solitude, même à deux, et la peur que ça ne finisse jamais. Et aussi les combats, pour exister quand même, à tout prix. Mais ça n'a pas laissé de sillons sur mon front ni blanchi mes cheveux avant l'heure. La passion m'a brûlée sans me défigurer. La mort même m'a frôlée de son aile furtive sans m'emporter. Je suis ce qu'on peut appeler « une fille normale ».

*

Le champagne est dans les verres, les petits fours transpirent sur leurs collerettes plissées dans la chaleur de ce début de septembre. Les collègues sont en mode retour de plage, bermudas larges, sandales de cuir et T-shirts à messages. Isaure et moi tardons à les rejoindre. De la salle de réunion à la salle de réception, il y a cent pas. Cent pas que nous effectuons avec toute la lenteur nécessaire à la reconstitution de nos deux existences et que nous arrêtons chaque fois que le récit gagne en intensité. Son mariage, son premier poste dans le Nord, ses trois enfants. Mon divorce, mon fils-ma bataille, mes amants. Sa trajectoire semble plus rectiligne que la mienne. Pourtant il y a loin de cette Isaure de ma jeunesse, posée sur les rails d'une réussite indubitable, à la femme fatiguée qui va me conter sans doute les péripéties d'un itinéraire d'épouse et de mère.

— Raté trois fois l'Agrégation. À la fin j'en ai eu marre. J'ai laissé tomber.

Je ne crois pas ce que j'entends. Ou ce n'est plus la même personne. Ma curiosité est en alerte maximale.

— Mais comment est-ce possible ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

Elle ne sait pas répondre à cela.

— Ce concours-là, encore un, c'était pas pour moi.

— Tu rigoles ! Isaure, l'Agrégation, si c'était pas pour toi, c'était pour personne ! Qu'est-ce que tu as fait à Sèvres, pendant trois années ?

— J'ai rencontré Bertrand. Il suivait des cours à la Sorbonne. Nous avons eu très vite notre premier enfant. Ma fille aînée, Anna.

— Le violoniste, c'était lui ?

— Non, lui c'était Tristan. Il était au Conservatoire. Ça n'a duré qu'un an.

C'est bien une autre Isaure dont je fais maintenant la connaissance. Une amoureuse, une sensitive, une charnelle. Et non ce pur esprit désincarné

auquel je l'avais réduite autrefois. Elle n'était pas alors celle qu'elle devait être. Peut-être ne se connaissait-elle pas elle-même ? On ne lui avait jamais vu de petit ami.

Je suis presque un peu déçue de la retrouver si banale, si semblable à tant d'autres collègues dont je me sens, moi, éloignée par le cours chaotique qu'a pris ma vie dès les premières années de mon mariage. L'échec à l'Agrégation me paraît pourtant symptomatique d'une dérive, qui a dû la jeter sur bien des récifs, qui ont eu raison de sa belle armure, l'ont peu à peu entaillée, jusqu'à lui sculpter ce visage aux angles coupants, douloureux à regarder. Je pense que je vais devoir interroger d'autres fois cette nouvelle Isaure qui est loin de m'avoir tout livré de son parcours imprévisible dans ce rapide synopsis.

Nous nous promettons, en nous quittant ce jour-là, de nous retrouver sans tarder, chez l'une ou chez l'autre, pour y poursuivre la confession de nos pannes d'intuition, de nos jugements sous influence, de nos choix sans conscience, de tous les bugs de notre raison qui nous ont conduites là où nous sommes, ce jour, 4 septembre 2010.

*

Elle qui était à peine une camarade de promotion est vite devenue beaucoup plus qu'une collègue. Nous avons convenu d'un rendez-vous hebdomadaire pour déjeuner ensemble dans un bistrot à potaches où nous retrouvions, malgré nous, ceux que nous cherchions à fuir : secrétaires, conseillers, personnel de direction. Nos tête-à-tête étaient hâtifs, strictement minutés. Nous ne terminions jamais nos plats, ni nos conversations. Rapidement le midi-deux-heures ne nous a plus suffi. Nous avons inventé des goûters au café-philo, des after dans un bar à homos. Quand nous dînions en ville, toujours un peu tard, Isaure commandait du champagne et des toasts de foie gras pour accompagner. Cela me rassurait de lui voir encore ce panache qui la surclassait à nos yeux quand elle allumait ses gitanes-filtres avec un briquet en argent. Comme je lui ai envié cet élégant objet !